

La culotte...

Charles-Antoine Régnier

Number 125, May 2010

La haine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61724ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Régnier, C.-A. (2010). La culotte.... *Moebius*, (125), 99–103.

CHARLES-ANTOINE RÉGNIER

La culotte...

Mon lit, assis.

Je regarde ma chambre. Désespérante...

Je dois ranger. Faire le ménage. La mère revient demain, mardi. À genoux, assis sur mes pieds, je calcule, j'observe, j'évalue. Par où commencer? Rien n'a été fait depuis des mois... Mon lit cache un écosystème, un monde se développe sous mes draps. Quels monstres abritent-ils? Je me baisse, appuyé sur mes coudes. Bah! pas trop mal, pas de désastres, il n'y a que des haltères! Et du poil, beaucoup de poil!

Tiens? Qu'est-ce donc encore? Au pied du mur, un sous-vêtement: c'est une culotte.

Je monte sur mon lit et le fais reculer en poussant avec mon pied sur le mur qui borde ma couchette. Je me baisse, le bras tiré. J'attrape le petit morceau de tissu blanc et rose... c'est une culotte de fille. Elle est roulée presque en boule. Je la reconnais...

D'un coup, le temps s'arrête, se crispe. Mon corps se crispe. Ma poitrine perd son rythme. Je halète. Mes respirations ne me suffisent plus. Chaque fibre... de chaque muscle... se contracte... Le démon bat le fer en moi. C'est SA culotte! Sa putain de culotte.

Ma main l'empoigne. Ferme. Forte. Et à mon nez, sèchement, je l'amène. Je hume. Je sens... La RAGE! L'orage!

Vents! De sombres nuages assombrissent mes pensées. Incertains. Tourbillons impétueux, triturant mon âme. Son odeur, si forte empreinte de péché. Souillée. Tachée. Preuve d'un passé troublé, oublié. Dans un éclair, sa mémoire déchire mon ciel en un fracas! Une averse acide

s'attaque goutte à goutte à des mois de labeur. En une si longue introspection, j'ai effacé, nettoyé les chablis, enterré les ruines, cumulé en un tas chaque petite joie pour me faire un bonheur. Et voilà que chaque goutte dissout un peu plus ces nouvelles fondations, féconde cette terre de rêves brisés, d'espoirs déçus... D'amour.

Je l'aimais. Comme un fou!

J'étais fou!

Elle était à moi, à moi seul, pour moi seul... moi, seul... Toujours été un équilibre instable d'amour haineux, de haine amoureuse.

Mes souvenirs n'en peuvent plus de boire. Les rigoles s'assemblent. Des torrents traversent mon monde. Renouveaux emportés, déluge apocalyptique. Monde délavé, souvenirs déblayés... Elle m'a trahi! La sale profiteuse!

Cette culotte est celle que je lui ai retirée avant de lui faire l'amour pour la dernière fois, avant de me faire baiser pour la dernière fois. La faire payer. Me faire pardonner d'un tort qui n'est plus mien. Mettre les poings sur les «i». Lui faire entendre tout son irrespect.

Ce jour-là, durant des heures elle m'avait attendu. Chez moi. Pour me voir, elle avait menti à ses parents – ils me détestaient, et ça tombait bien. La malice dans ses yeux et dans ses gestes, lubrique, elle s'est jouée de moi ce soir-là! Et elle est rentrée chez ses parents sans culotte, comme une garce. Quelle pute! Elle a osé... À moi? Qui ai tout donné de ma vie...

WAAAARGHHH!... la tuer! Minable chose sans cervelle, petit poison, comment as-tu su me faire tomber... MOI!... vas le regretter... Menteuse! vais't faire manger ta merde, tu veux baiser, tu vas baiser, je vais te violer sale agace... jusqu'à te faire pleurer, comme j'ai tant pleuré pour toi, je vais te déchirer en lambeaux suintants la honte, te prendrai par en arrière, les cheveux bien entre mes dents et je te ferai hurler!... Mes mains sont fortes que tu me disais, des mains d'homme, avec elles, j'arracherai tes seins, j'engloutirai mes doigts durs de rage dans ta si tendre chair de fille jusqu'à en saigner ton cœur. Quand tu seras à mes pieds, humiliée, détruite, ravagée, encore je te martèlerai avec mes poings jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de différence

entre le sol et toi, je t'anéantirai, te frapperai jusqu'à ce que tu disparaises et te pisserez dessus pour bien te signifier tout ce que je te dois, à cet endroit même où la mort seule aurait été un privilège éhonté. Jamais plus tu n'existeras.

Tu me le disais toujours: un ébat, c'est un pacte supplémentaire d'un amour conjoint. Après cette dernière nuit, tu m'as laissé, et par téléphone! Alors prends ma hargne dans la gueule! Je me vengerai! Je te reverrai et je te ferai peur!

Ce soir-là où tu t'es sauvée, j'ai décidé de te détruire avec mes mains nues en saccageant ma propre maison. MA maison! J'ai enfilé les coups sur les vieux murs de plâtre qui craquaient un à un sous mes jointures rouges suintantes, les murs ont pris ta place, ils m'ont subi. Criant, hurlant, désespéré, je suis allé prendre mon couteau de chasse, l'ai ouvert... en ai examiné la lame. Si tranchante. ARRRGNAAAHHHHH!!!! J'ai bondi sur le divan fleuri et l'ai lacéré coussin après coussin tout en arrachant le plus de morceaux possible. Tempête déchaînée. Pris de spasmes, de furie, je me suis débattu. J'ai donné des coups dans tous les sens. Ma peau fendait de partout...

Le couteau toujours en main, j'ai assassiné, décapité la causeuse où je venais de m'ébattre. Un coup pour chaque fois que je t'avais dit « Je t'aime ». Trois ans de trop, beaucoup trop. Exténué, anéanti, pleurant une tristesse sans fin, celle de ton meurtre, hurlant une détresse interdite à l'homme, je me suis couché dans le milieu du salon: une sale tache supplémentaire sur le si beau parquet de mes parents. Je tremblais. Sanglots... Couinant comme un lièvre blessé, hoquetant, griffant le sol à m'en arracher les ongles. Je me suis assis, adossé au divan ruiné, j'ai repris mon arme, l'empoignant avec le dessein de te supprimer du dernier endroit où tu existais encore: mon cœur... La pointe s'inséra doucement jusque dans mon pectoral tétanisé par la douleur...

TU NE t'en sortiras pas AINSI!!!

Jamais je ne disparaîtrai de ta vie, je te hanterai jusqu'à TA mort, si et seulement si j'ose daigner te l'allouer...

Je me suis lacéré les avant-bras pour laisser s'écouler ce fluide de souffrance, pour évacuer ma peine, mon humiliation, pour bien torturer mon orgueil. Toux de

l'âme qui se coupe du monde. Une à une, j'ai agrandi les entailles dans ma chair pour en voir couler le plus de honte. Tu étais ma vie, et elle me dégoûtait, me répugnait.

J'ai craché sur chaque meurtrissure pour ensuite essuyer sur mon mur de chambre, d'un vert pomme si tendre, le flot de moins en moins abondant. J'y ai inscrit en grosses lettres : PK. Comme pour me mettre en pleine gueule la naïveté stupide dont j'avais fait preuve. Jamais faire confiance, à personne, encore moins à une pute. Toutes des serpents : venimeuses, mortelles.

J'imagine que je me suis effondré de douleur, mais surtout de vertiges soûlants, peut-être liés aux hémorragies, juste devant mon lit, et j'ai continué de pleurer des larmes qui ne venaient plus.

Je me couchai donc au milieu de ma chambre, comme au temps de cette nuit encore si présente.

Des heures s'envolèrent.

Je redressai un peu la tête, cherchant, dans la fenêtre, le jour disparaissant. Mon regard tombait inlassablement sur la culotte... Toujours en boule sur le lit.

Je la fixais, l'esprit vide, et enfin je repris conscience.

Je me rappelle que cet autre matin j'avais décidé que cette putain ne méritait pas même une pensée, elle méritait que je ne souffre plus jamais pour elle. Elle avait disparu. Enterrée. Oubliée. Laissée. Invisible à chaque rencontre importune. Je l'ai laissée pourrir sous terre, jusqu'à aujourd'hui. Si la haine nous ronge, nous détruit, n'est qu'une faiblesse de l'âme, toujours faut-il pleinement l'assumer. Jardin des pires atrocités, des pires fantasmes. Elle est le médium le plus fort pour cultiver une force sans bornes.

Maintenant, que faire de cette culotte? Elle m'a humilié. Je la déteste. La jeter? Trop simple... La brûler? Ingrat... La garder? Pourquoi? À son tour l'humilier, la pute. Voilà ce que j'en dis. Je lui ferai enfin comprendre, si longtemps après, ce que c'est que de mourir pour soi. Plus jamais elle n'osera regarder un homme en face. Pas comme ça, lubrique, pas comme avant. Elle saura combien terrible se veut un loup blessé, combien puissant se veut un roi déchu, combien peu miséricordieux sont les dieux...

Mes dents craquent, grincent.

Je la lui rendrai, sa culotte. Mais avant, je la souillerai plus encore, avec mon fluide visqueux qui déjà la croûte.

Oui. C'est ça. Je baisse mes culottes et entreprends de masser mon gland vengeur, je me masturberai avec l'image qui sait tant m'exciter : l'entendre pleurer pendant que je la viole devant ses parents. J'attrape la culotte et la frotte sur mon pénis qui enfle et durcit. Et elle crie ! Elle hurle de plus en plus, elle jouit de douleur, j'en perds la tête. Érection fantasque. YAHHHH!! YAAHARGNN!!!! Je sens ma verge entre mes doigts, je la serre à m'en faire gémir, je défonce le fantasme. J'arrive à en profiter ! AHHHH...IIGNAHARGNNN... J'essaie toutes les insultes existantes, je lui impose tous les sévices sexuels imaginables, je l'étouffe du sperme inondant sa gorge... AHHHHHHHHHhhhhh... hhhhhh... hhhhhh... Et d'une ! Colle dégoulinante, tu seras le ciment de son humiliation. Je ne m'arrête pas, et ne m'arrêterai que lorsque la culotte sera imbibée de tous les petits moi latents sur cette voie lactée, peuple affreux, aux intentions les plus ignobles. Le temps d'un défoulement supplémentaire se passe, puis deux, trois...

Mon cadran sonne. Je dois aller en cours. Je suis crevé. J'ai mal. Ma torpeur s'estompe.

La culotte est toujours là, par terre, jaunâtre, pas tout à fait sèche, déjà rigide. Devant tout le monde, je m'avancerai peut-être tout à l'heure, la culotte ballottant à la main. Je m'adresserai à elle bien fort : « Hey, Sally ! La dernière fois, t'as oublié ça dans mon lit. » Je la déposerai même sur le bureau du prof, souriant. Plein d'assurance. Sans pitié. Peut-être. Et je l'humilierai.